

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE DÉSERTEUR

BERQUIN, ARNAUD

Comédie — 1873

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

GEORGES

112 rép.

LE CAPITAINE

22 rép.

LA TERREUR

91 rép.

LE PRÉVÔT

11 rép.

MARCEL

84 rép.

LE COLONEL

8 rép.

GENEVIÈVE

79 rép.

LE SERGENT

4 rép.

THOMAS

42 rép.

BRAS-CROISÉS

3 rép.

FLUET

37 rép.

LE FOURRIER

2 rép.

LE BAILLI

30 rép.

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	34
ACTE III	70

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Geneviève, Marcel.

MARCEL *(en entrant)*

Femme, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIÈVE *(laissant tomber son fuseau)*

Eh ! Mon Dieu ! Comment faire ? Nous n'avons plus nous mêmes de quoi vivre ; et voilà encore dès soldats à nourrir !

MARCEL

Nous n'avons rien, ma femme : ainsi rien à donner.

5

GENEVIÈVE

Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice ! Les soldats le savent. Comment vont-ils nous traiter ?

MARCEL

Lorsqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre misère. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état que ceux qui pourraient l'adoucir.

10

GENEVIÈVE

Dieu le veuille, mon cher homme ! La douleur et la faim nous ont tant affaiblis ! De mauvais traitements nous auraient bientôt achevés.

MARCEL

Va, les soldats ne sont pas aussi méchants qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience et d'humanité qu'un bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire ; mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face à face de la mort.

15

SCÈNE II

Marcel, Geneviève, La Terreur, Fluet, avec leurs armes et leur bagage.

LA TERREUR

Salut et santé. La bonne mère, je vous amène des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

20

(Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.)

MARCEL

Femme, prends le billet. Messieurs, nous partagerions de bon coeur avec vous, si nous avions quelque chose ; mais nous sommes de pauvres

gens. Voici toute notre habitation ; cette grande chambre, et une autre petite pour faire notre cuisine et pour coucher.

25

(Il pose sur la table son sabre et son havre-sac.)

LA TERREUR

C'en est assez, vieux père. Allons, Monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise.

(Il pose son bagage en grelottant.)

FLUET *(d'un ton pleureur)*

Hu ! Hu ! Je suis trempé de la tête aux pieds, et j'ai froid à ne plus y tenir. Hu ! hu ! hu !

LA TERREUR

Bon ! Ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à cha-
cun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

30

FLUET

Je n'y tiens, plus. Je suis cadet ; je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied comme un soldat. Si nous marchons après demain et qu'il fasse le même temps, je prendrai pour mon argent un chariot, et je me ferai voiturier.

35

LA TERREUR

Oui bien ! On vous laissera faire. Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feraient traîner, si cela était permis ! Il ferait beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé

comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour re-
vient souvent, quand on est en quartier. 40

FLUET *(pleurant encore en se regardant)*

Hu ! hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

LA TERREUR

Fi donc, pleurer ! Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié
de sa tête à bas.

FLUET

Toute ma frisure qui est dé faite ! Hu ! hu ! hu !

45

LA TERREUR

Ah ! Voilà qui s'appelle un malheur.

(D'un ton dur, à Marcel.)

FLUET

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. Allons, vieux coquin,
fais du feu.

LA TERREUR

C'est un brave homme, monsieur le cadet. Il a plus de soin de votre san-
té que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenait tout de suite, vous at-
traperiez un catarrhe. 50

(À Marcel.)

FLUET

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturiers, et il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. Feras-tu du feu, maudit paysan ?

LA TERREUR

Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le roi va perdre un soldat.

55

MARCEL

Messieurs, ce serait de bon coeur. Je meurs de froid comme vous, mais je n'ai pas un morceau de bois.

(En montrant Fluet.)

GENEVIÈVE

Écoute, mon homme ; notre compère Thomas pourrait nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur me fait peine au coeur. Dieu de bonté ! Il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, il ne nous refusera pas.

60

MARCEL

Eh bien ! Oui, j'y vais.

SCÈNE III

Geneviève, La Terreur, Fluet.

65

LA TERREUR

Maintenant, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

(Avec un profond soupir.)

GENEVIÈVE

Hélas ! Mes bons messieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau ; et du pain même, Bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu
70 vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière, vous n'y
75 trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis ; mais aujourd'hui, où en trouver pour moi-même ? Ah ! Croyez m'en : je ne prendrais pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avais le nécessaire.

LA TERREUR

Tranquillisez-vous, la bonne mère, tranquillisez-vous : je vous en crois.
80 On voit bien à la mine des gens lorsqu'ils disent la vérité.

GENEVIÈVE

Moi qui craignais tant de vous voir entrer chez nous ! Soyez les bienvenus. Ah ! Marcel avait bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve

les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

85

LA TERREUR

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des paysans, et qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

GENEVIÈVE

Oh ! Vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger, lorsque je suis dans la peine ! ⁹⁰

LA TERREUR

Allons, monsieur le cadet, faites sauter quelque monnaie de votre bourse pour avoir de la viande, et nous en régaler avec ces braves gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

FLUET

Oui-da ! Est-ce que je suis venu ici pour festoyer ces misérables ? Je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir, et non pas moi. ⁹⁵

(À Fluet.)

LA TERREUR *(bas à Geneviève)*

Voyez-vous ? C'est un de ces braves dont je vous parlais tout à l'heure. Croyez-vous donc que ce soit leur faute, si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

FLUET

Et faut-il que je souffre parce qu'ils sont dans la misère ?

100

LA TERREUR

Il fallait faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous préparerait dans tous vos logements un bon lit de plume, un bon feu, une robe de chambre et des pantoufles.

FLUET

Laissez là vos sornettes, ou je m'en plaindrai au capitaine.

LA TERREUR

Vraiment, vous le connaissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des 105
plaintes comme à un maître d'école ! Allez lui parler. Il vous apprendra
mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous doit,
avant tout, avoir un bon coeur. Qui aura de la compassion pour vous, si
vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils sont, tous ces
nobles de deux jours : ils laissent la pitié dans les sarraus de toile dont 110
ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiraient se
dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je
me sois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous
n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en soucierai
guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne sais pas pourquoi je 115
travaillerais pour vous.

FLUET (en rechignant)

Ne me l'avez-vous pas promis ?

LA TERREUR

Je croyais que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le temps qu'il fait.

120

FLUET

Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR

Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET

Et combien faut-il ?

LA TERREUR

Un écu, pas un sou de moins.

(Il lui donne l'argent avec un air de regret.)

FLUET

C'est bien cher.

125

(À Geneviève.)

LA TERREUR

Je le croyais dans vos entrailles plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. Tenez, la bonne mère, ayez-nous de la viande et quelques légumes. Votre mari sera du repas.

(Elle sort.)

GENEVIÈVE

Ah ! Vous êtes trop bon. Le jeune monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en répons.

130

SCÈNE IV

La Terreur, Fluet.

(Il prend les armes de Fluet, et s'occupe de les nettoyer.)

LA TERREUR

Voyez-vous, si vous aviez fait les choses de bonne grâce, il ne vous en aurait coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'à moitié prix, on aurait pu encore avoir par-dessus le marché la bénédiction du Seigneur.

135

FLUET

Mais je n'ai pas mon argent pour les autres ; mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux ?

FLUET

« Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paye que ce que l'on fera pour ton service, et tâche d'avoir toujours bon marché. »

140

LA TERREUR

Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paraît. Pour moi, je n'aurais pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avais vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pourvoir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple plutôt que des seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant la canaille couverte de haillons ! Si elle devenait un jour à son aise, qui trouverait-on pour nous servir ?

145

150

LA TERREUR

Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes ?

FLUET

Puisque je vous paye. Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

LA TERREUR

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sous, le valet de gens de votre espèce ? Nous avons de l'honneur dans l'âme, et nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela, on se moque des riches et de leur argent. Si j'avais encore le vôtre, vous verriez. Mais patience ! Je parlerai à mes camarades, et je vous attends à la première garde.

155

FLUET

Oh ! Je ne la monterai pas longtemps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne. 160

LA TERREUR

Ce ne sera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave colonel, qui ne prend ses officiers que parmi les vrais soldats, et non parmi des femmelettes comme vous.

FLUET

Eh bien ! J'irai dans un autre. 165

LA TERREUR

À la bonne heure. Mais croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman ; ou, si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

FLUET

Moi, je n'ai pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

LA TERREUR *(branlant la tête)*

Contre les lièvres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent passer un an au service, et puis se retirent dans leurs terres pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage. 170
175

SCÈNE V

La Terreur, Fluet, Geneviève.

GENEVIÈVE (*à La Terreur*)

Tenez, mon cher Monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. À qui faut-il le remettre ?

LA TERREUR

Gardez-le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin ?

180

GENEVIÈVE

Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas ! Depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR

Eh bien ! Cela vous donnera des forces.

GENEVIÈVE

Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR

Soldat ? Et dans quel régiment ?

185

GENEVIÈVE

Bourbonnais.

LA TERREUR *(avec vivacité)*

Et comment s'appelle-t-il ?

GENEVIÈVE

Georges Marcel. Dieu sait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR

Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

190

GENEVIÈVE

Est-ce que vous le connaissez, mon cher Monsieur ?

LA TERREUR *(embarrassé)*

Je ne sais guère ; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parents.

GENEVIÈVE

Ah ! Ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

195

FLUET

Oui vraiment, un soldat vous servirait de beaucoup !

(Bas à Geneviève.)

LA TERREUR

Et qu'en savez-vous, pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon coeur. Allez, bonne mère, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot-au-feu. Le troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisait attendre, il pourrait nous quereller. 200

GENEVIÈVE

Mon cher Monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser. 205

LA TERREUR

Oh ! Il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis il est caporal : c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrais.

SCÈNE VI

La Terreur, Fluet, Marcel, Geneviève.

MARCEL (*jetant une charge de bois à terre*)

Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

GENEVIÈVE

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un officier ; et il n'est pas commode, à ce que dit monsieur. 210

MARCEL

Comment ! Un officier chez nous ?

LA TERREUR

Quand je dis officier, il lui faut encore un grade ; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il serait déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

215

FLUET (*poussant Geneviève*)

Parbleu ! Il est bien temps ! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

(*Elle est près de sortir.*)

GENEVIÈVE

J'y vais, j'y vais.

SCÈNE VII

La Terreur, Fluet, Marcel, Geneviève, Georges.

GEORGES (*en entrant*)

Allons, allons, vite à dîner.

MARCEL

Hélas ! Monsieur, nous n'avons rien de prêt encore.

220

GEORGES

À quoi diantre vous amusez-vous ?

GENEVIÈVE (*bas à La Terreur*)

Mon cher Monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL *(à Georges)*

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

(Haut à Geneviève.)

LA TERREUR *(bas à Georges)*

Finis ce badinage, et tire-les de peine. Bonne mère, regardez-le bien.

225

(Marcel et Geneviève le considèrent attentivement.)

GEORGES

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

MARCEL

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton coeur ?

GENEVIÈVE *(dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt Georges)*

Ô mon Dieu ! Serait-ce lui ?

GEORGES

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parents !

230

MARCEL

Est-il possible ? Mon fils ! Oh ! Sois le bienvenu mille fois !

GENEVIÈVE *(l'embrassant)*

Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laisse pas respirer.

MARCEL

Comment as-tu donc fait pour vivre encore ? Mon cher fils, il y en a tant qui sont morts ! Et toi tu es échappé.

GEORGES

On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parents ? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement, peut-être ?

MARCEL

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIÈVE (à La Terreur)

Vous m'aviez dit que c'était un caporal que vous attendiez.

LA TERREUR

Et c'est bien vrai aussi.

MARCEL

Juste ciel! tu l'es avancé ? Comment cela s'est-il fait ? Tu ne savais pas lire.

GEORGES

Mon capitaine me l'a fait apprendre.

MARCEL

Ô ma femme, quel honnête homme cela doit être !

GENEVIÈVE

Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens !

(À Georges.)

LA TERREUR

Il n'en restera pas là, je vous en réponds. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

250

GEORGES

Camarade, j'étais si plein de ma joie, que je ne pouvais parler.

GENEVIÈVE

Combien resteras-tu avec nous ?

GEORGES

Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

MARCEL

Oh ! C'est bon, mon cher fils. Nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

255

FLUET

Au diable ! Personne ne veut donc allumer de feu ? Je pense qu'il en serait temps, depuis une heure.

GENEVIÈVE

Dans un moment, Monsieur.

(À Fluet.)

LA TERREUR (à Geneviève)

Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais, battre le briquet, et faire la cuisine. Quand vous seriez à demi-gelé, la joie de cette famille devrait vous réchauffer. Mais vous, n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi ; je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même. 260

GENEVIÈVE

Oui, je vous en prie, mon cher monsieur. Notre voisin à ma droite a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir à son aise. 265

FLUET

Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi !

LA TERREUR

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, et vous achèveriez de geler. Venez, venez.

FLUET (en pleurant)

Je crois qu'on a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village. 270

(Ils sortent.)

LA TERREUR

Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre.

SCÈNE VIII

Marcel, Geneviève, Georges.

GEORGES

Ce garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa mai-
son, où sa maman ordonnait aux valets de suivre tous ses caprices. 275

GENEVIÈVE

Y a-t-il longtemps qu'il est soldat ?

GEORGES

Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asseyons-nous, mes
chers parents. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma
chère Madeleine ? 280

GENEVIÈVE

Elle a déjà quatre enfants.

GEORGES

Que me dites-vous !

MARCEL

Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

GEORGES

Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

GENEVIÈVE

Il y a dix ans que tu es parti ; elle en a passé quatre à te pleurer.

285

GEORGES

Mais comment est-elle ? Vit-elle au moins heureuse ?

GENEVIÈVE

Elle est encore plus misérable que nous, et ses enfants ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

GEORGES

Vous n'êtes donc pas à votre aise, vous autres ?

GENEVIÈVE

Hélas ! Mon cher fils, nous ne savons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

290

(Les deux vieillards se mettent à pleurer sans répondre.)

GEORGES

Juste ciel ! Que m'apprenez-vous ? Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

MARCEL

Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux, et que nous ne faisons pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits, lorsque tu étais encore avec nous, que personne n'avait un sou de dette à nous demander. Notre ferme était pourvue de bétail et

295

nous avons toujours quelques deniers en réserve pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avons beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquait deux bras diligents. J'étais obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La faiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges et nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes, et depuis cinq ans nous avons tout fondu.

GENEVÈVE

Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le seigneur. Il nous est impossible de les payer, et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL

Dieu sait pourtant si c'est notre faute ! Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieillesse, et nous en aurions en abondance, si des méchants n'avaient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGES

Juste ciel ! Devais-je craindre de vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchants hommes dont vous vous plaignez ?

MARCEL

Le bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre coeur. S'il ne t'avait fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avait coûté tant de sueurs et de peines.

GEORGES

Il faut que la terre fournisse des hommes à l'État, et ce n'est pas la faute du bailli si le sort m'est tombé.

GENEVIÈVE

Tu le crois, mon fils ? Apprends que c'était une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

325

MARCEL

C'est qu'il m'en voulait de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'était encore que simple clerc de greffier, et qu'il n'avait pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien aperçu que sa haine venait de ce moment.

(À Marcel.)

GENEVIÈVE (à Georges)

C'était au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son père, à prix d'or, gagna le sergent de milice et le bailli. Il l'a déclaré en mourant, et on l'a vérifié sur le registre de l'inspecteur. Le bailli aurait été démis, si ton père n'avait intercédé pour lui. Il fallait le laisser punir. Il n'aurait eu que ce qu'il méritait. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

330

335

MARCEL

Eh ! Ma femme ! Qu'y aurions-nous gagné, quand il aurait payé l'amende ? Notre fils serait resté soldat, et le bailli aurait été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice : elle trouve toujours à se venger. Les choses se seraient arrangées de manière

que nous aurions eu tout le tort sur nous, et qu'on nous aurait fermé la 340
bouche pour jamais.

(Avec un profond soupir.)

GENEVIÈVE

Sa punition ne restera pas en arrière. Il faudrait qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel ; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. Seulement, si nous n'avions pas de dettes !

SCÈNE IX

Marcel, Geneviève, Georges, La Terreur.

345

LA TERREUR

Bon ! Je viens de pourvoir au cadet. La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils ; j'aurai soin de tout.

GENEVIÈVE

Grand merci, mon cher Monsieur, je vais vous aider.

LA TERREUR

Non, non, je m'en charge tout seul ; vous ne sauriez pas faire cuire 350
comme il faut pour des soldats.

(Elle sort en pleurant avec La Terreur.)

GENEVIÈVE (*près de sortir*)

Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie !

SCÈNE X

Marcel, Georges.

355

GEORGES (*troublé*)

N'est-il pas vrai, mon père ? Ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes.

MARCEL

Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au seigneur, qui veut absolument être payé, à ce que dit le bailli ; mais où le prendre ?³⁶⁰ Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton père.

(Marcel lui tend les bras et ils s'embrassent en pleurant amèrement. Après une courte pause.)

GEORGES

Oh ! Si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasserais guère de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné, l'année dernière, de mon pain à des paysans que la faim chassait dans la ville ; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyais pas que vous fussiez aussi à plaindre, je me réjouissais tant de vous voir ! Et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus³⁶⁵

affreuse misère. Je n'ose lever les yeux sur vous. Si encore je pouvais
 faire quelque chose pour vous soulager ! Voici tout ce que je possède. Je
 vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous
 donner. 370

MARCEL

Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi
 vivre deux jours ! 375

GEORGES

Rien que deux jours ! Mais comment le seigneur peut-il être si impi-
 toyable de vous faire vendre votre chaumière et de vous rendre men-
 diants pour trente écus ? Ne pourrait-il pas prendre patience ? Que
 gagne-t-il à perdre ses vassaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus
 honnêtes que vous. 380

MARCEL

Voilà ce qui arrive lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres.
 Nous n'avons pas vu Monsieur le Comte depuis que son père est mort.
 Il reste à la ville et laisse faire au bailli, qui ne fait que des mendiants. Il
 sentira trop tard qu'il aurait mieux valu pour lui venir voir de ses yeux
 si tout va comme on l'UI en fait le récit. Les autres seigneurs du voisi-
 nage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux ; ils virent la misère
 des paysans et les prirent dans leurs bras ; mais le nôtre ne se met pas
 en peine de nous. Dieu me le pardonne ! Il faut encore prier pour lui
 lorsqu'il nous écorche jusque par-dessus les oreilles. Le dernier terme
 est à demain : tu entendas comme le bailli sait crier ; il doit venir
 aujourd'hui. 385
 390

GEORGES

C'est bon ; je lui parlerai. Je lui dirai à l'oreille deux mots qui le rendront peut-être plus traitable. On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même et que vous lui représentiez votre état.

395

MARCEL

Moi, dis-tu, parler au roi ? Je ne pourrais jamais lui lâcher un mot. Je serais comme une pierre en sa présence.

GEORGES

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étais une fois en sentinelle près de lui ; il vint des paysans qui voulaient lui parler. Ils se regardaient les uns les autres et ne pouvaient ouvrir la bouche. « Que voulez-vous, mes enfants ? » leur dit-il avec amitié. Ils lui donnèrent un écrit qu'il se mit à lire, et lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise. Ils commencèrent aussitôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avaient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y aurait de quoi s'épuiser à dire sa louange.

400

405

MARCEL

Que me dis-tu ?

GEORGES

Croyez-moi. J'aimerais mieux avoir à lui parler qu'à plusieurs de nos sous-lieutenants.

MARCEL

Voilà ce qui s'appelle un roi.

410

GEORGES

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père ? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire, et, quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

MARCEL

Et quelle serait ta pensée, mon fils !

415

(Il prend Marcel par la main et sort avec lui.)

GEORGES

Nous verrons demain ; mais j'ai toujours ouï dire qu'il valait mieux avoir affaire aux grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Georges met le couvert, Marcel avance des sièges, Geneviève essuie des assiettes de bois, Fluet, et ensuite La Terreur.

420

GENEVIÈVE

Nous n'avons que trois assiettes.

GEORGES

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET *(tirant un couteau à gaine)*

Mais il faut que j'aie une assiette, moi.

GEORGES

Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET *(d'un air mécontent)*

Oui, de bois !

425

(Il sort.)

LA TERREUR (*portant un plat de soupe*)

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci sera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir.

MARCEL

Ce bon monsieur se donne bien de la peine.

GEORGES

Vous ne le connaissez pas, mon père ; après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

430

(*On s'assied.*)

(*Il tire une cuiller et un couteau.*)

LA TERREUR (*revient avec une terrine pleine de viande et de légumes*)

Allons, asseyons-nous. Cela doit être exquis. Eh bien ! Est-ce qu'on n'ose pas y toucher ? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne.

MARCEL

Ah ! Je suis bien aise ; car nous n'en avons que pour trois.

LA TERREUR (*à Fluet*)

Eh bien ! Monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent ? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

435

(*Ils mangent.*)

FLUET *(d'un air dédaigneux)*

Oh ! Oui.

GENEVIÈVE *(à Marcel)*

Voilà une excellente soupe, mon ami.

MARCEL

Il y a longtemps que nous n'avons rien mangé de si bon.

GEORGES

Tâchez de vous en bien régaler.

440

LA TERREUR

Ne vous contraignez pas, Monsieur le cadet ; léchez-vous-en les doigts.

FLUET

Si vous aviez ici des oeufs frais ?

LA TERREUR

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village, et la soupe saura bien descendre sans qu'on vous graisse le gosier.

GEORGES

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

445

GENEVIÈVE

Nous ne souhaiterions, rien de meilleur pour toute notre vie ; encore n'en demanderais-je pas tous les jours : seulement les dimanches.

GEORGES *(desservant le plat à soupe)*

Maintenant, passons au ragoût.

LA TERREUR *(à Marcel)*

Vous n'avez pas d'assiette, bon père ?

450

GENEVIÈVE

Oh ! Ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR

Tenez, voici la mienne.

MARCEL

Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

(Il coupe un long morceau de pain, le retourne et met la viande, dessus.)

LA TERREUR

Oh! je saurai bien m'en faire une. Voyez-vous ?

GEORGES EN FAIT DE MÊME

S'il nous fallait attendre des assiettes pour nos repas....

455

LA TERREUR *(à Fluet qui le considère avec surprise)*

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGES

Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père ?

MARCEL

Ah !

LA TERREUR

Qu'avez-vous donc à soupirer ?

460

MARCEL

C'est que ce serait à moi de régaler mon fils ; et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR

Bon ! Il n'y faut pas penser.

GENEVIÈVE

Lorsque les enfants retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits ; et toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis.

465

GEORGES

Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

(Il prend une tasse et boit ; il la remplit de nouveau et la présente à Marcel.)

LA TERREUR

Attends, camarade, j'y sais un remède. Vous pouvez en boire en sûreté. 470
Allons, bon papa ; ensuite vous, la mère, et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ! Lamez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

(Il boit.)

MARCEL

Ma femme, joins ton coeur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! 475

(Elle laisse tomber quelques larmes.)

GENEVIÈVE

Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres !

LA TERREUR *(lui versant à boire)*

Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal.

(À la Terreur.)

GENEVIÈVE *(après avoir bu, donne la tasse à Georges)*

Tiens, mon fils. Que Dieu vous paye ce vin ! Il m'a tout réjoui le coeur.

(Il verse à boire à Georges.)

LA TERREUR

Bon ! J'en suis bien aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. 480

GEORGES (à la Terreur)

Camarade, jusqu'à ma revanche. En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parents.

LA TERREUR

Palsambleu ! Vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi comme si j'avais gagné une bataille. 485

MARCEL

Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop, et, par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas !

GENEVIÈVE

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous, c'est du fond du coeur, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu et que nous sommes pauvres. 490

(Il verse à boire à Fluet.)

LA TERREUR

Oh ! Je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux ? Ah ! Si je pouvais vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendrait fier ; mais, pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie. 495

FLUET (*après avoir bu*)

Oui, pas mauvais.

LA TERREUR

Vous en parlez bien froidement, Monsieur le cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole ? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

FLUET

Je n'imaginai pas y trouver tant de goût.

500

LA TERREUR

J'en étais sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

FLUET

Oui-da ! Vous pensez que j'irai vous faire la cuisine ?

LA TERREUR

Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

FLUET

Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

505

(On entend frapper à la porte.)

LA TERREUR

Comme s'il était rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron, tout enfin.

GENEVIÈVE

Ô mon Dieu ! Qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

GEORGES

Ne craignez rien, ma mère, c'est qu'on vient faire la visite.

SCÈNE II

Marcel, Geneviève, Georges, Fluet, La Terreur, un Capitaine, un Fourrier.

510

LE FOURRIER *(avec des tablettes à la main)*

Combien êtes-vous ici ?

(Tout le monde se lève.)

GEORGES *(en se levant)*

Trois.

LE CAPITAINE

C'est bon, restez assis, enfants, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous ; point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

515

MARCEL

Oh ! Non, Monsieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE *(à Georges)*

Êtes-vous content de vos hôtes ?

GEORGES

Mon capitaine, je suis chez mon père ; c'est à mes camarades de répondre.

520

LA TERREUR

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE *(se tournant vers Marcel)*

Quoi ! C'est votre fils ? Vous avez là un si bon sujet que vous devez être aussi un honnête homme.

MARCEL

Hélas ! Monsieur, c'est toute ma richesse.

LE CAPITAINE

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

525

MARCEL

Oh ! Si ses supérieurs pouvaient eu être aussi contents !

GENEVIÈVE

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe ; et celui qui est soumis à ses parents doit l'être aussi à ses supérieurs.

(Il regarde autour de lui.)

LE CAPITAINE

Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers
l'estiment et ses camarades donneraient leur vie pour lui. C'est la pre- 530
mière fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire
dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant
est la plus grande récompense des pères, et la joie des pères est pour les
enfants l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. Je crois 535
que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches
dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs fa-
milles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous don-
ner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre
vieillesse. 540

GEORGES

Je vous remercie, mon capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour
l'oreille de mes parents. Je me comporterai de manière qu'ils n'aient
jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE

VOUS n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL

Oh ! Monsieur, le coeur me fond de plaisir. 545

GENEVIÈVE

Je serais encore bien plus heureuse si vous le laissiez auprès de nous. Ne
pourriez-vous pas arranger cela, Monsieur le capitaine?

(En montrant La Terreur au capitaine.)

MARCEL

Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas ; autrement nous n'aurions rien trouvé sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés ; et puis Monseigneur le Comte.... 550

(Il jette une pièce d'or sur la table.)

LE CAPITAINE

C'est un homme sans coeur ; je le connais. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale, et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (et c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bon vieillard, vous trouverez bientôt des ressources, et l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices ! Je ferais mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, et je ne puis rien faire de mieux pour vous. Georges, voilà ce que tu as mérité à tes parents par ta bonne conduite. Retenez bien cela, Monsieur le Cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme. 555 560

GEORGES

Ah ! Mon capitaine, si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans ce moment ! Non, de toute ma vie je ne pourrai m'acquitter envers vous. 565

MARCEL

Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

GENEVIÈVE

Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurais dix enfants, je vous les donnerais tous avec joie.

(Il sort.)

LE CAPITAINE

Bonne femme ! Vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, et vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne seigneur pouvait connaître la volupté de la bienfaisance, combien il pourrait rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu ; je vous verrai encore avant de partir.

(Il sort.)

LE FOURRIER *(à Fluet)*

La garde va bientôt se relever ; tenez-vous prêt.

575

SCÈNE III

Marcel, Geneviève, Georges, Fluet, La Terreur.

(Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles, excepté Fluet, qui continue de manger.)

LA TERREUR *(se versant à boire)*

Vive ! Vive notre capitaine !

GEORGES

Oh ! Oui, qu'il vive ! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL (*joignant les mains et les laissant tomber de surprise*)

Il ne m'avait jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or !
Qui aurait attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connaissent
sont si impitoyables ? 580

(*Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.*)

GENEVIÈVE

On dirait d'un prince. Combien cela peut-il valoir, mon ami ? Il faut
qu'il y en ait pour bien de l'argent !

MARCEL (*en la serrant dans ses mains*)

Bon Dieu ! Aurais-je pu croire que je me serais jamais vu tant de bien
dans une seule pièce ? T'y connais-tu, mon fils ? 585

GEORGES

Non ; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

LA TERREUR

Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne sais pas au juste.

FLUET (*au premier coup d'oeil qu'il jette*)

C'est un louis-double. Le peuple ne connaît pas cela.

LA TERREUR

Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize-écus.

590

GENEVIÈVE

Seize écus ! Ô mon cher homme ! La moitié de notre dette ! Pourvu que le bailli s'en contente en attendant !

MARCEL

J'espère qu'avec cet acompte il nous donnera du répit.

GENEVIÈVE

Crois-tu ? Ô mon Dieu ! Je serais bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder nôtre cabane.

595

GEORGES

Ne vous embarrassez pas, ma mère, j'y pourvoirai.

(Tous se lèvent.)

MARCEL

Nous craignons tant un logement de soldats ! Et ce sont des soldats qui sont nos anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés !

FLUET

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

600

(Il lui décroche sa giberne et le charge de son bagage. Fluet sort.)

(Il veut desservir la table.)

LA TERREUR

Tenez, voilà vos armes. À présent, je vais remettre les choses comme je les ai trouvées.

GENEVIÈVE *(lui retenant le bras)*

Oui, ce serait bien à moi de vous laisser faire ! Reposez-vous, je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine ?

LA TERREUR

Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

605

MARCEL *(à La Terreur)*

Mon cher Monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout à l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

(En frappant sur son ventre.)

(Georges pousse la table. La Terreur lève la nappe et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.)

LA TERREUR

Buvez, buvez, bonhomme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille... Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

610

(Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.)

GENEVIÈVE

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettrait à laveries assiettes. Ah ! Voici notre frère. Voyons s'il reconnaîtra son neveu.

615

SCÈNE IV

Marcel, Geneviève, Georges, Thomas.

(À Georges.)

GENEVIÈVE *(à Thomas)*

Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. Et toi, le reconnais-tu ? C'est ton oncle Thomas.

GEORGES *(s'avançant vers lui)*

Que je vous embrasse, mon cher oncle.

(Il l'embrasse.)

THOMAS *(étonné)*

Moi, ton oncle ? Mais... mais... : mais oui, c'est lui-même. Eh ! Sois le bienvenu, mon neveu. On n'a pas besoin de te demander comment tu te portes.

620

GEORGES

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVÈVE

Et si tu savais tout ce qu'en dit son capitaine ! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela ? Mais il faut que j'aille de l'autre côté, car notre cuisinier m'arrangerait toute la maison. 625

SCÈNE V

Marcel, Thomas, Georges.

THOMAS

Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon coeur de te voir. Cependant tu ne pouvais venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avait été mis au pillage. 630

MARCEL

Et notre méchant bailli qui achève encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste !

GEORGES

Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette, et il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie. 635

MARCEL (*montrant le double-louis à Thomas*)

Tiens, mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

(*À Georges.*)

THOMAS (à Marcel)

Que dis-tu ? Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin ?

GEORGES

De l'un ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon père.

MARCEL

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

640

THOMAS

Je m'en réjouis d'autant plus : car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses ; et pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, messieurs les soldats, c'est toujours de vilain argent qui ne doit jamais profiter.

GEORGES

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche, au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

645

THOMAS

Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrais pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

650

MARCEL

Aussi ne demanderais-je plus rien au Seigneur, si le bailli....

THOMAS

Doucement. Le voici qui vient.

SCÈNE VI

Marcel, Thomas, Georges, Le Bailli.

655

LE BAILLI

Eh bien ! Marcel, c'est demain le dernier jour de grâce. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL

Mon cher Monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurais-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'était venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous⁶⁶⁰ avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son prince, et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son père, lorsqu'il ne sera⁶⁶⁵ plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au ciel, de prendre les pauvres gens par la misère pour achever leur ruine.

LE BAILLI

Ce n'est pas la faute de monseigneur si vous êtes misérables.

MARCEL

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du temps ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avait de ma négligence, je n'oserais dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié ? 670

LE BAILLI

Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. Monsieur le Comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles ? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui : et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ? Est-il obligé de vous faire des présents ? 675

MARCEL

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compté, et parlez pour nous à son coeur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde. 680

LE BAILLI

Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir. 685

GEORGES

Un peu de commisération, Monsieur le Bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon père ou le

rendre tout à fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.⁶⁹⁰

LE BAILLI

Occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGES

Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi serait devant nous, il ne trouverait pas mauvais que je parlasse pour mes parents ; et cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

695

LE BAILLI

Monsieur le soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise.

GEORGES

Je n'ai parlé à aucun comme je vous parlerais, connaissant votre naturel, si je vous trouvais en pays ennemi.

LE BAILLI

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

700

THOMAS

Monsieur le Bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE BAILLI

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

GEORGES

Je le crois : tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

705

SCÈNE VII

Marcel, Geneviève, Thomas, Georges, Le Bailli.

LE BAILLI

Qu'entendez-vous par là ?

MARCEL

Je vous en prie au nom de Dieu, Monsieur le Bailli.

GENEVIÈVE

Prenez en attendant tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

710

LE BAILLI

Je le crois bien, si vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIÈVE

Non, vous n'aurez point cette barbarie. Épargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI

Toutes vos prières sont inutiles.

715

GENEVIÈVE

N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines ?
Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie, et, sur nos
vieux jours, vous nous rendez mendiants !

MARCEL

Nous ne sommes pas loin de la moisson, et ma cabane ne déperira pas
jusqu'à ce temps-là.

720

LE BAILLI

Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL

Mais j'aurais toujours payé la moitié.

LE BAILLI

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les
ordres de monseigneur.

GEORGES

Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quatorze misérables
écus, une famille de ses vassaux. Il vous paye pour faire prospérer ses
affaires, et en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les hon-
nêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas
de fruits, le seigneur ne peut exiger aucune redevance, et il est de son
devoir, au contraire, de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien ré-
flexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les
choses. Remplissez, pour la première fois, votre devoir, et parlez en fa-
veur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter

725

730

notre situation, et monseigneur donnera son consentement atout ce que vous ferez d'après votre conscience.

735

LE BAILLI

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils, je vous en préviens.

GEORGES

Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

740

GEORGES

C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE BAILLI

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

LA TERREUR *(qui est rentré dans le cours de la scène)*

Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat; un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son père, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle ? Qui ne s'emporterait pas devoir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur, vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

750

(À Marcel, d'un air furieux.)

LE BAILLI

C'en est trop. Voulez-vous me payer ou non ? Je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvais pas en entier.

GENEVIÈVE

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

(Il veut sortir.)

LE BAILLI

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi.

755

GEORGES *(le retenant)*

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûterait cher. Je puis donner un placet au roi. Je lui parlerai de la situation de mon père et de voire dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le seigneur, et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI

Le roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre père doit à monseigneur, et monseigneur veut être payé.

760

GEORGES

Que dites-vous ? Le roi n'est-il pas le maître ? Et monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, et votre comte ne fait rien. Le roi ne peut souffrir les gens oisifs, parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchants.

765

LE BAILLI

C'est ce que nous verrons ; mais, en attendant, je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connaissez bien, pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le roi va s'amuser à écouter un homme comme vous !

GEORGES

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde, et, si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendrait le premier.

770

LE BAILLI

Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce !

(Il le pousse avec violence hors de la cabane.)

GEORGES *(lui donnant un soufflet)*

Vous avez dit cela à un soldat, et non à un paysan. Sors d'ici, vieux scélérat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il fallait commencer par où j'ai fini.

775

LE BAILLI *(en sortant)*

Oh ! Mille vengeances !

SCÈNE VIII

Marcel, Geneviève, Thomas, Georges, La Terreur.

GENEVIÈVE

Mon fils, mon cher fils, qu'as-tu fait ?

MARCEL

Nous sommes perdus.

GEORGES

Ne vous inquiétez pas ; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. 780
Quand nous l'aurions prié tout un siècle avec des ruisseaux de larmes, il n'aurait pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'âme d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avait donné le nom d'un drôle. Serais-je un soldat si je l'avais souffert? 785

LA TERREUR

Si tu ne lui avais pas donné ce soufflet, tu en allais recevoir un de moi.

MARCEL

Qui sait ce qu'il va nous en coûter ?

GEORGES

Quoi ! Pour m'être vengé d'une insulte ?

GENEVIÈVE

Sûrement, mon fils ; avec tout cela, c'est un bailli.

LA TERREUR

Bah ! Ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles. 790

GENEVIÈVE

Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGES

Non, ma mère, jamais.

GENEVIÈVE *(à Marcel)*

Qu'en penses-tu, mon ami ? Ne faudrait-il pas le suivre ? 795

GEORGES

Ce serait inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL

Cela peut être ; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

GEORGES

Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas et vos paroles. 800

GENEVIÈVE

Non, mon fils, laisse-nous aller ; cela ne gâtera rien.

GEORGES

Eh bien ! Faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents, j'irais baiser ses pieds ; mais vous allez voir. Combien je voudrais m'être trompé !

MARCEL

Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la ⁸⁰⁵ volonté de Dieu s'accomplisse !

(Elle sort avec Marcel.)

GENEVIÈVE

Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim.

(Il sort.)

LA TERREUR

Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades.

SCÈNE IX

Thomas, Georges.

810

GEORGES

Ô Dieu ! N'aurais-je fait qu'enfoncer mes parents plus avant dans la peine ? Si je pouvais, au prix de mon sang, les secourir !

THOMAS

C'est de l'argent qu'il leur faudrait, et tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenait cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière ; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable ! 815

GEORGES

Et comment donc, mon oncle ?

THOMAS

Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auraient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli. 820

GEORGES

Que dites-vous ?

THOMAS

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux, et il gagna la récompense.

GEORGES *(avec un mouvement de joie)*

Ô mon oncle ! Je puis sauver mon père ; mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ? 825

THOMAS

En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

GEORGES

Agir, et garder un secret. Me le promettez-vous ?

THOMAS

Cela n'est pas difficile.

GEORGES

Mais savez-vous tenir votre parole ?

THOMAS

Comme tu me parles !

830

GEORGES

Quelque chose qui puisse en arriver ?

THOMAS

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

GEORGES

Personne n'aura à s'en plaindre !

THOMAS

Eh bien ! Tu n'as qu'à parler.

GEORGES

Écoutez-moi donc... Mais si vous alliez me trahir ?

835

THOMAS

Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

GEORGES

Cela peut être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

THOMAS

Qu'est-ce donc enfin ?

GEORGES

Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; et je paye la dette de mon père.

840

THOMAS

Et il n'y a pas de mal, me disais-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi, ton oncle !

GEORGES

Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste ou fait un complot.

845

THOMAS

Oui, mais il passe par les verges jusqu'à rester sur la place.

GEORGES

Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le régiment : mes camarades sauront me ménager.

THOMAS

Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

GEORGES *(en pleurant)*

Le roi ? Ah ! Il ne saurait m'en vouloir. S'il connaissait ma situation, il viendrait m'apporter l'argent lui-même. 850

THOMAS

Mais si ton père le savait ?...

GEORGES

D'où le saurait-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hasardé ma vie pour le Roi ! Je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est 855
votre frère et que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne sais quel parti prendre.

GEORGES

Vous m'avez donné votre parole ; voulez-vous la fausser ? Je désertai toujours dans mon désespoir, et mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille. 860

(Il reste en suspens.)

THOMAS

Tu me tiens le couteau sur la gorge comme un assassin.

GEORGES

Décidez-vous tout de suite ; le temps presse.

THOMAS

Mais si tu me trompais ! Si tu allais mourir !

GEORGES

Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. À chaque coup, je penserai à mon père, et je supporterai la douleur.

865

THOMAS

Eh bien ! Je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement...

GEORGES

Que voulez-vous qu'il en arrive ? Embrassons-nous, et gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir, à six heures ; si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

870

THOMAS

C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

(Ils sortent.)

GEORGES

Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon père. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir

quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas sup-
porter un bon fils pour sauver ses parents ?

875

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Bras-croisés, soldat, et le Prévôt du régiment.

(On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.)

(Il prête l'oreille.)

BRAS-CROISÉS *(se réveillant)*

Que le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise, et voilà une aubade qui vient me réveiller. Mais quoi ! N'est-ce pas une exécution ?

880

LE PRÉVÔT

Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre Georges ?

BRAS-CROISÉS

De Georges, dis-tu ? Cela n'est pas possible.

LE PRÉVÔT

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRAS-CROISÉS

Lui ? Le plus brave soldat de la compagnie ! Il y a longtemps que je ne fais que passer et repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison. 885

(On frappe à la porte.)

LE PRÉVÔT

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les grenadiers sont allés demander sa grâce au conseil de guerre ; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine, et il en sera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent. 890

LE PRÉVÔT

Qui est là ?

(Le prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant.)

LA TERREUR *(au dehors)*

Ami ! La Terreur.

SCÈNE II

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur.

895

LA TERREUR

Ô bonté divine ! Mon pauvre Georges !

LE PRÉVÔT

Eh bien ! Comment se trouve-t-il ?

LA TERREUR

Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah ! Si j'avais pu lui sauver la moitié du supplice ! Sur ma vie, je l'aurais fait d'un grand coeur. Le voici qui vient.

900

SCÈNE III

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, un sergent qui le conduit.

GEORGES *(sur le seuil de la porte, levant les yeux et les mains vers le ciel)*

Dieu soit loué ! Tout est fini, et mon père est sauvé.

LE SERGENT *(à part, dans la surprise où le jettent ces paroles)*

Que veut-il dire par là ?

LA TERREUR *(se précipitant au cou de Georges et le baignant de ses larmes)*

Ô mon ami ! Que je le plains!

GEORGES

Ne pleure pas, camarade ; je suis plus heureux que tu ne penses.

905

LE SERGENT

Voulez-vous un chirurgien ?

GEORGES

Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

(Il sort.)

LE SERGENT *(à part, en branlant la tête)*

Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine.

LA TERREUR *(présentant à Georges un verre d'eau-de-vie)*

Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

(Il boit.)

GEORGES *(en lui serrant la main)*

Je te remercie.

910

LA TERREUR

Mais dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête ?

GEORGES

J'ai du regret de te le cacher ; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon coeur.

SCÈNE IV

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, Thomas.

THOMAS *(à Georges)*

Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as
fait commettre ? Georges, c'est indigne à toi. 915

LA TERREUR

Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un
homme n'est pas toujours le même !

THOMAS

Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

(Bas.)

GEORGES

Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. Vous allez détruire tout notre
ouvrage. 920

THOMAS

Oh ! Il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

(Aux soldats.)

GEORGES *(étonné)*

Comment donc ? Éloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS

Ton père ne veut plus me voir, pour t'avoir dénoncé et en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : « Que Dieu m'en préserve ! À chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. » Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester ; on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

925

930

GEORGES

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

THOMAS

Comment veux-tu que je l'aborde à présent ? Mais quoi ! Le voici qui vient avec ta mère.

SCÈNE V

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, Thomas, Marcel, Geneviève.

935

GENEVIÈVE *(aux soldats)*

Où est-il, Messieurs ? Je veux voir mon fils.

LA TERREUR

Passez, bonne mère, passez.

GENEVIÈVE (*courant à Georges*)

Ô mon cher fils, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL (*d'un air sévère*)

Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avais donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisais la gloire de tes parents ; tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu le voir pour la dernière fois.⁹⁴⁰

GEORGES

Mon père, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

MARCEL

Tu l'as subie pour ta trahison envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je croyais mourir dans l'honneur, et c'est toi qui me couvres d'infamies. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.⁹⁴⁵

GEORGES

Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en est témoin, je ne suis pas indigne de vous.⁹⁵⁰

(Marcel s'éloigne.)

THOMAS (*à part*)

Quel martyr de ne pouvoir parler !

(À Geneviève.)

GEORGES *(le suivant)*

Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse ! Oh ! Restez encore un moment ! Et vous, ma mère, serez-vous aussi dure envers moi ?

GENEVIÈVE

Ô mon fils ! Que puis-je faire ?

MARCEL

Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus.

955

GENEVIÈVE

Mon homme, pardonnez-lui ; c'est toujours notre enfant.

THOMAS

Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

MARCEL

Tais-toi ; tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends à prix d'or le sang de ta famille. Ne me nomme pas plus ton frère que lui son père : je ne vous suis plus rien.

960

GENEVIÈVE *(qui, pendant cet intervalle, s'est entretenue avec Georges)*

Mon homme, il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le coeur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste, et je ne pourrais pas l'aimer ! Je ne pourrais plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

(Il veut sortir.)

MARCEL

Tais-toi, femme, et suis-moi.

965

LA TERREUR *(le retenant)*

Bonhomme, c'en est assez. Vous avez bien t'ait de décharger votre collègue ; mais, puisque le roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi ?
Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterais attaché s'il ne le méritait pas ?

LE PRÉVÔT

Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenaient ainsi leurs enfants en respect, je n'aurais pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils. 970

(Geneviève et La Terreur prennent Marcel par la main et veulent l'entraîner vers son fils.)

GENEVIÈVE

Vois-tu, mon ami ? Comme ces messieurs disent, ils ne lui resteraient pas attachés, s'il ne le méritait. Ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers. 975

SCÈNE VI

Le Prévôt, Bras-Croisés, La Terreur, Georges, Marcel, Geneviève, Thomas, Le Capitaine, Le Sergent, Fluet.

(Au capitaine.)

MARCEL

Attendez, je veux d'abord parler à son capitaine. Ah ! Monsieur ! N'avez vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils ? Il me porte sous terre par ce coup-là.

980

(À Georges.)

LE CAPITAINE

Il avait mérité ce que je lui disais de flatteur. Véritablement je n'aurais pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton coeur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

985

GEORGES

Mon capitaine, ne me relirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE

À condition que tu me dises la vérité ; car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le bailli, ni moi ni personne nous ne pouvons le croire.

990

GEORGES

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle et la moindre faute paraît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étais si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon père achevait d'égarer mes esprits.

995

(Georges paraît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Geneviève.)

LE CAPITAINE

Que signifiaient donc ces paroles : « Dieu soit loué, tout est fini, et mon père est sauvé ! »

MARCEL

Est-ce qu'il disait cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

GEORGES *(en soupirant)*

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

1000

LE SERGENT

Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire en entrant ici.

GEORGES

Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensais.

LE CAPITAINE

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGES *(dans un plus grand embarras)*

Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE *(lui prenant la main d'un air d'amitié)*

Georges, ne cherche pas à m'en imposer ; cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai, c'est pour ton père...

1005

GEORGES *(avec vivacité)*

Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! Gardez-vous de croire....

LE CAPITAINE

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. 1010
Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS

Il faut que je la dise, moi.

GEORGES *(l'interrompant)*

Mon oncle, qu'allez-vous faire ? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux ?

THOMAS *(au capitaine)*

Je vais vous expliquer la chose ; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand. 1015

LE CAPITAINE

Je t'en donne ma promesse, tu n'as rien à craindre.

(Tout le monde paraît frappé de surprise.)

THOMAS

Eh bien ! C'est à cause de ses parents qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer et recevoir vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent ni de son fils. Débarrassez-moi, Monsieur, 1020

de cet argent, que je ne puis garder, et tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

LE CAPITAINE

Eh bien, Georges !

1025

GEORGES *(versant un torrent de larmes)*

Vous savez tout, mon capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon père qui ait pu me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérais le sauver. Mais à présent que tout est découvert et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

1030

MARCEL *(se jetant au cou de Georges)*

Quoi, mon fils ! Voilà ce que tu faisais pour moi !

GENEVIÈVE *(se précipitant dans ses bras)*

Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser, nous pouvons le presser sur notre sein. Mon coeur me le disait bien, qu'il était innocent.

LE CAPITAINE *(lui prenant la main)*

Ô mon ami ! Quelle tendresse et quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin : c'est toujours un artifice blâmable.

1035

MARCEL

Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier !

GEORGES (à Thomas)

Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

1040

(En montrant le Capitaine.)

THOMAS

Oui, voilà ! C'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais monsieur ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis...

(À Marcel.)

LE CAPITAINE (à Thomas)

Donne l'argent à ton frère. Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes.

1045

MARCEL

Moi, Monsieur ? Je ne le prendrai jamais.

(On entend des cris au dehors.)

LE CAPITAINE

Je le veux : il le faut. Mais qu'est-ce donc ?

FLUET

J'entends crier : « Le Roi ! Le Roi ! »

(À Georges.)

LE CAPITAINE

Il vient ! Dieu soit béni ! Réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. Tu as manqué à ton devoir comme soldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement. Je sors. Attendez-moi.

SCÈNE VII

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet.

MARCEL

Vois-tu ? Le Roi est si bon, et j'aiderais à le tromper ! Non, jamais.

GEORGES

Mon père, accordez-moi cette grâce, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

LA TERREUR

Oui, bonhomme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir.

MARCEL

Eh bien ! Je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrais de te voir un mauvais sujet. Et c'est lorsque je t'accusais, que tu remplissais au delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour dans le peu de temps qui me reste à vivre ?

GEORGES

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

GENEVIÈVE

Oh ! Mille fois plus, mon ami. À chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : « C'est notre fils qui nous le donne. »

(À Thomas.)

GEORGES

Me voilà satisfait. Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi. 1070

(À Marcel.)

THOMAS

Oui, tu me remercies ? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. Est-ce que tu m'en voudrais encore, mon frère ? Si je ne t'avais Pas tant aimé, je ne me serais pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner. 1075

MARCEL

Rien ne saurait excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

(Ils se donnent la main.)

THOMAS

Va, j'ai bien souffert pour mon compte.

(Il lui tombe de grosses larmes des yeux.)

LA TERREUR *(à Georges)*

Camarade, j'avais de l'amitié pour toi ; c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, et sois toujours mon ami. ¹⁰⁸⁰

GEORGES

Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET

Fi donc ! La Terreur ! Vous êtes soldat, et vous pleurez ?

LA TERREUR

Et pourquoi donc un soldat ne pleurerait-il pas ? Les larmes ne sont pas déshonorantes lorsqu'elles viennent du coeur. On ne m'a jamais vu fuir ni trembler ; mais je mourrais de honte d'être insensible à une bonne action. ¹⁰⁸⁵

LE PRÉVÔT

Georges, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais, je dois le dire à la gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela, te vaudra de l'honneur et du bonheur ; c'est moi qui te l'annonce. ¹⁰⁹⁰

SCÈNE VIII

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet, Le Bailli.

LE BAILLI

Avec votre permission...

1095

LE PRÉVÔT

Que voulez-vous ?

(À Marcel et à Geneviève.)

LE BAILLI

Je suis bailli au château, je veux voir ce qui se passe ici. Ha, ha ! Vous êtes venus voir votre fils ; c'est fort tendre de votre part. Eh bien ! Qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui que vous en aviez hier ? Vous imaginiez, parce qu'il était soldat, qu'il pouvait se jouer de tout le monde. Monsieur le militaire, on paye chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

1100

LA TERREUR

Allez-vous-en, Monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où Georges les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

1105

LE BAILLI

Je suis dans le château de Monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

(En le prenant par le bras.)

LA TERREUR

Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. Sortez, ou je vous montre le chemin.

(À Marcel.)

GEORGES

Un moment, camarade. Mon père ; achevez de lui payer votre dette, 1110
pour qu'il vous laisse en repos.

THOMAS

Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

(Il lui compte quatorze écus.)

MARCEL

Voilà votre argent. Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

GENEVIÈVE

Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers monseigneur, du moins aussi longtemps que vous serez son bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante ; en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de la disette ; prêter à plus forte usure qu'un juif : cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait, et ce 1120
qui nous a ruinés.

MARCEL

Tais-toi donc, femme.

GENEVIÈVE

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses, et qu'on voit tout son manège.

1125

MARCEL *(au bailli)*

Eh bien ! Cela fait-il votre compte ?

(Haut et froidement.)

LE BAILLI *(à part)*

Que trop. Oui, cela complète bien les trente écus ; Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

MARCEL

Que vous importe ? Vous êtes payé.

GENEVIÈVE

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

1130

LE BAILLI

Voyez comme ils font les fiers !

GENEVIÈVE

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté plus humaine-

ment envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir affaire à un Turc.

1135

LE BAILLI

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse. Vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGES

Point d'injures, Monsieur, mon père ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes.

THOMAS

Vous ne nous tenez plus les mains garrottées: nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers monseigneur ; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

1140

(En montrant Georges.)

LE BAILLI

De quel ton me parlez-vous ? Je crois que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai qui je suis.

1145

LE PRÉVÔT

Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR *(le poussant par le bras)*

Allons, sortez.

LE BAILLI *(se retournant)*

Si vous me faites lâcher un décret.....

(Les soldats le saisissent et veulent le mettre dehors. Le colonel paraît, suivi du capitaine et du sergent.)

LE PRÉVÔT

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ! Je t'apprendrai à nous braver ainsi.

1150

SCÈNE IX

Le Prévôt, Bras-croisés, La Terreur, Georges, Marcel, Geneviève, Thomas, Fluet, Le Bailli, Le Colonel, Le Capitaine, Le Sergent.

LE COLONEL

Que signifie tout ce vacarme ?

LE PRÉVÔT

C'est le bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

1155

(Au capitaine.)

(En montrant du doigt Marcel et Thomas.)

LE COLONEL *(au bailli)*

Êtes-vous ce méchant homme ? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. Lequel des deux est le père ?

LE CAPITAINE *(lui présentant Marcel)*

Le voici, mon colonel.

(Il s'avance vers Georges.)

(En l'embrassant.)

(Au prévôt.)

(Prenant une épée des mains du sergent.)

(En lui présentant une bourse.)

(Georges veut lui baiser la main.)

LE COLONEL

Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel
fils. Permettez que je vous souhaite toute sortes de prospérités. Mon-
sieur, vous êtes mon égal. Je donnerais toutes les actions de ma vie pour
celle que vous avez faite aujourd'hui. Il est libre. Vous êtes capitaine...
Le roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement géné-
reux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages
que le régiment entier, a rendus de vous. Recevez ceci de sa part, pour
servir à voTre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre
cour à Sa Majesté.

LE COLONEL

Que faites-vous ? Non, Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

LE CAPITAINE (*l'embrassant aussi*)

Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

1170

MARCEL ET GENEVIÈVE (*tombant aux genoux du colonel*)

Ô monseigneur, que Dieu vous récompense !

(Georges se jette dans les bras de ses parents et les embrasse tour à tour ; puis s'interrompant tout à coup.)

LE COLONEL (*en les relevant*)

Ce n'est pas à moi, chers enfants, c'est au Roi, c'est à votre fils que vous devez tout. Je vous demande pardon, mon colonel.

LE COLONEL

Que dites-vous, monsieur ? Ah ! Vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ; vous en remplissez si héroïquement les de-
voirs !

1175

(Au bailli.)

(Le bailli lui lance un regard furieux et veut sortir.)

THOMAS

Qui m'aurait dit pourtant que je me verrais en passe de faire un capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. Je crois à présent, Monsieur le bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection.

1180

LE COLONEL *(l'arrêtant)*

Un instant, s'il vous plaît. Le roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir ; et malheur à vous si vous êtes coupable ! Sortez maintenant.

LA TERREUR *(à Georges)*

Monsieur le capitaine....

(Il l'embrasse encore.)

GEORGES *(l'embrassant)*

Ne m'appelle que ton ami. Je veux l'être toujours.

1185

(Il lui offre la main ; Georges la prend et tend l'autre au capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour à tour les yeux baignés de larmes. Marcel et Geneviève baisent les habits du colonel et lèvent leurs regards vers les deux.)

LE COLONEL *(à Georges)*

Voulez-vous permettre, Monsieur, que j'aille vous présenter au régiment ? Il vous attend sous les armes.

GENEVIÈVE

Ô Dieu de justice, rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils !

MARCEL

Et faites-lui connaître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

1190